

**Zeitschrift:** Cahiers du Musée gruérien  
**Band:** 13 (2021)

**Artikel:** Patois et religion : de la démarche pastorale à la célébration du folklore  
**Autor:** Rime, Jacques  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1048044>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 06.10.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



Né en Gruyère en 1971, l'abbé **Jacques Rime** est prêtre du diocèse de Lausanne, Genève et Fribourg. Docteur en théologie et titulaire d'une habilitation en histoire de l'Église, il poursuit des recherches sur la religion populaire et les liens entre la nature, la culture et la foi (*La nature et le sacré, Bière, 2020*).

## Patois et religion

# De la démarche pastorale à la célébration du folklore

*Les Gruériens priaient-ils en patois? La réponse est nuancée. Pendant longtemps, le patois est employé dans les expressions orales de la vie religieuse. Puis, au moment où les élites commencent à s'intéresser au folklore, certains membres du clergé abordent le patois de manière érudite. Ils l'utilisent ensuite dans leurs efforts de création d'une culture catholique populaire. Le patois devient enfin une langue liturgique à proprement parler.*

Deux témoignages issus d'un fonds d'archives du début du XIX<sup>e</sup> siècle nous éclairent sur l'usage du patois par les prêtres. De 1810 à 1822, des prêtres fribourgeois appartenant à un réseau appelé la Correspondance ecclésiastique s'échangent des informations doctrinales et pastorales. L'un d'entre eux, l'abbé Henri Moura, prêtre dans l'Intyamon, évoque le patois en disant qu'il avait parlé à ses élèves en français et qu'ils n'avaient rien compris. Il décide alors d'expliquer deux fois par semaine le catéchisme en patois, ainsi que le dimanche une demi-heure avant les vêpres, afin de leur permettre de comprendre son commentaire donné ensuite en français<sup>1</sup>. En 1819, un autre membre de la Correspondance ecclésiastique affirme: « Sans remonter bien haut nous trouvons que l' instruction religieuse se donnait en patois et qu'on prêchait même dans la langue du peuple. » Donc, quelques années avant cette déclaration, on catéchisait et on prêchait en patois. Cependant, il n'existe à notre connaissance aucun catéchisme imprimé ni homiliaire en patois de tout l'Ancien Régime. Le diocèse de Lausanne ne possède pas de littérature religieuse dialectale, comme la Provence ou la Bretagne. Les textes de prières paraissent en allemand ou en français. En 1639 par exemple, le rituel du diocèse comporte plusieurs exhortations en ces deux langues, mais aucune en patois. On peut ainsi penser que les prêtres conjuguèrent deux pratiques pastorales: l'écrit (notamment le catéchisme) en français et l'oral en partie en patois (l'explication du catéchisme, la prédication).

<sup>1</sup> Bibliothèque cantonale de Fribourg, LA 17, liasse 1.

L'usage du patois est également attesté pour le sacrement de confession. En 1830, dans une lettre adressée à l'évêque du diocèse, la communauté de Châtel-Saint-Denis se plaint, car son futur chapelain ignore le patois et se trouve ainsi dans l'impossibilité de confesser les fidèles. Répondant à une enquête épiscopale de 1849, le curé de Vaulruz relève que les enfants se confessent tous en patois. Une génération plus tard, le nouveau curé de Siviriez Jean-Baptiste Jaccoud, qui passe pour un intellectuel auprès de ses paroissiens, explique que la glace est rompue lorsqu'on l'entend parler patois. De plus, un moribond est soulagé de pouvoir se confesser à lui en cette langue<sup>2</sup>.

L'existence de chants et de prières est plus problématique. Menée vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'enquête de *La Gruyère illustrée* sur les chants du terroir n'a donné que de très rares exemples de cantiques patois. Quant aux prières patoises, elles sont peu attestées. Il n'existe pas de versions anciennes des prières usuelles que sont le Notre Père et le Je vous salue Marie. Elles devaient se réciter en français, ainsi que, logiquement, le chapelet. D'ailleurs, un instituteur explique en 1884 que les premières prières apprises aux enfants sont en français, ce qui rend difficile leur assimilation<sup>3</sup>. On a en revanche des témoignages de prières privées en patois. Leur formulation est parfois surprenante. Dans les *Annales fribourgeoises* de 1932, le philologue Paul Aebischer donne l'exemple d'une prière ancienne en « pattoischen Welscher », citée en 1646 par une femme parlant allemand<sup>4</sup>. Il avoue ne pas comprendre la fin du texte. Nous encore moins.

## Recherches érudites et croisade antipatoise

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, le clergé se montre pragmatique. Il prend acte de l'existence du patois, tout en voulant amener le peuple à comprendre le français, la langue écrite, la langue de l'instruction. C'est le cas du Père Grégoire Girard dans sa *Grammaire des campagnes* de 1821. Le premier exemple qu'il donne est d'ailleurs franco-patois : « Je parle à présent, *i parlo ora.* »

Mais tous n'ont pas cette ouverture d'esprit. Le prêtre historien Jean-Joseph Dey (1778-1863) se préoccupe de prononciation patoise, de toponymie locale et d'étymologie<sup>5</sup>. Pour lui, la recherche savante a « son utilité et son importance sous le point de vue de la linguistique et même de l'histoire ». Dans ses notes, il critique en revanche l'entre-

**« Schinte yvue bénaite,  
aroza mé ; Esprit malin,  
fuyi mè ; Amour de Dieu,  
aprotsi mè ; Nouthra  
Dona, Schin Dzojet, mon  
boun'Andze gardien, ma  
bouna Patrouna, Schinte \*\*\*,  
vo m'è vuerdâ schti dzoâ,  
vuerdâde mé schta né et  
tota ma ya »** [Sainte eau  
bénite, arrose-moi ; Esprit  
malin, fuis-moi ; Amour de  
Dieu, approche-toi de moi ;  
Notre-Dame, saint Joseph,  
mon bon ange gardien, ma  
bonne patronne, sainte \*\*\*,  
protégez-moi durant ce  
jour, protégez-moi durant  
cette nuit et toute ma vie

Partie patoise d'une « curieuse prière », *Nouvelles Étrennes fribourgeoises*, 1877, p. 105.

<sup>2</sup> GOTTRAU, Jean-Pierre : *Les paroisses d'Assens et de Siviriez durant le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle*, mémoire de licence, Université de Fribourg, 1992, pp. V-VI.

<sup>3</sup> *Bulletin pédagogique*, supplément septembre 1884, p. 160.

<sup>4</sup> AEBISCHER, Paul : « Prières magiques employées au XVII<sup>e</sup> siècle pour guérir gens et bêtes », in *Annales fribourgeoises*, 1932, pp. 39-44, ici pp. 43-44.

<sup>5</sup> AEF, Grem 84, IX.



Joseph Reichlen: Portrait de Jean-Joseph Chenaux, Rd Doyen de Vuadens. *La Gruyère illustrée*, 1891, planche XI. Reproduction Musée d'histoire naturelle, Fribourg.

prise de l'avocat Jean-Pierre Python qui avait traduit Virgile en patois. Pour l'abbé Dey en effet, « écrire en patois, vers ou prose, c'est perdre son temps ».

L'entreprise de l'abbé Dey annonce l'œuvre plus complète du curé de Vuadens, le doyen Jean-Joseph Chenaux (1822–1883). Ce prêtre est un érudit ouvert à divers domaines de la science, surtout la botanique. Il est également préoccupé par le patois, comme l'illustre son recueil de proverbes patois qu'il publie en collaboration avec le philologue protestant Jules Cornu (1849–1919). Le plus curieux est qu'il lutte en même temps contre les superstitions et les usages entachés de magie, publiant des opuscules en ce sens !

Dans certaines parties de la France, des membres du clergé essuient le reproche des autorités civiles d'utiliser le patois pour endoctriner les fidèles et les fermer aux valeurs républicaines. Dans notre canton, un usage politique du patois n'est pas non plus exclu de la part de certains prêtres. Le curé de Charmey Hubert Dey (1796–1862) écrit en 1848 *Poï*, chanson entraînante de montée à l'alpage, toujours au répertoire. Elle veut concurrencer une chanson radicale à la mode. Plus tard vers 1900, l'abbé Raphaël Horner (1842–1904), un des piliers du régime conservateur-catholique de Georges Python, conseille à Cyprien Ruffieux, professeur à l'école normale d'Hauterive, d'écrire des historiettes patoises pour ouvrir le lectorat gruérien au journal gouvernemental *L'Ami du peuple*, le petit frère de *La Liberté*. On connaît donc la valeur « politique » du patois. Ne croyons pas cependant que les prêtres s'appuient sur lui contre la modernité. Le clergé du canton cherche plutôt à contrôler l'instruction en français qu'à défendre le patois. Donnons deux exemples. Dans la réponse à l'enquête épiscopale de 1849 déjà citée, le curé de Vultruz qualifie les enfants d'« arriérés », parce qu'ils se confessent tous en patois ! En 1886 ou 1887, dans leur brochure intitulée *La lecture et les bibliothèques scolaires*, les prêtres du décanat de Romont s'opposent à une instruction trop développée, mais leur plan prévoit l'habitude de la lecture, qui « refoulera toujours plus le patois ».

Les prêtres emboîtent donc le pas à la croisade anti-patoise menée par l'école de la République chrétienne, à l'instar de Raphaël Horner déjà mentionné, ou de l'abbé Fridolin Brülhart, auteur d'une histoire de la littérature fribourgeoise, très critique lui aussi. En 1883, un intervenant du *Bulletin pédagogique* propose même de demander l'aide de l'évêque dans ce combat<sup>6</sup>.

<sup>6</sup> *Bulletin pédagogique*, avril 1883, p. 85.

## La promotion folklorico-religieuse du patois

Au fil du temps, le patois trouve des défenseurs de plus en plus nombreux, non pas pour des raisons politiques, mais patriotiques et folkloriques. Si le chanoine Charles-Aloyse Fontaine (1754–1834) semble composer des vers patois<sup>7</sup>, la promotion folklorique du patois par le clergé se signale ensuite par le prêtre historien Jean Gremaud (1823–1897), auteur d'un cantique à la Vierge Marie, dans un patois assez francisé, et par le curé d'Avry-devant-Pont Félicien Pythoud (1845–1910) qui, vers 1880, eut la « coquetterie » de se mettre à prêcher en patois<sup>8</sup>. Il semble que c'est le goût du folklore qui l'inspire, mais il faudrait s'en assurer.

Hésitante au XIX<sup>e</sup> siècle et encore dans la décennie 1900–1910, la promotion folklorique dialectale par les hommes d'église devient alors plus nette. Ceux-là partagent avec les élites suisses un retour aux valeurs rurales, et donc au patois. L'exemple le plus marquant est celui de l'abbé Joseph Bovet (1879–1951), nommé professeur de musique à l'école normale en 1908. En 1911, il publie son premier recueil, *Nos chansons*. À côté de pièces majoritairement françaises, l'ouvrage comprend déjà deux douzaines de titres patois, dont les deux liminaires, *Le ranz des vaches* et *La poya*. Issu d'un milieu terrien, influencé par son père Pierre, instituteur et patoisant, et par l'artiste-folkloriste Joseph Reichlen, qui l'associa à sa récolte des chants du terroir pour *La Gruyère illustrée*, Joseph Bovet catalyse l'engagement folklorique du clergé. Il est très proche de l'abbé Bernard Kolly (1882–1953), curé du Châtelard puis de Châtel-Saint-Denis, un acteur culturel de premier ordre, défenseur du patois. Il connaît bien aussi le curé de Crésuz Max Biemann (1881–1948), un patoisant de classe. Les trois siègeront au sein de l'Association gruérienne pour le costume et les coutumes, fondée en 1928. Bien que non confessionnelle, l'association entretient des liens avec le clergé, notamment avec l'évêque du diocèse M<sup>gr</sup> Marius Besson (1876–1945).

Des prêtres s'engagent aussi comme informateurs du *Glossaire des patois de la Suisse romande*. Ils constituent un milieu privilégié pour la connaissance du patois, car ils sont souvent originaires de la campagne et y exercent leur ministère. Par ailleurs, leur formation classique au collège les a ouverts aux questions linguistiques.

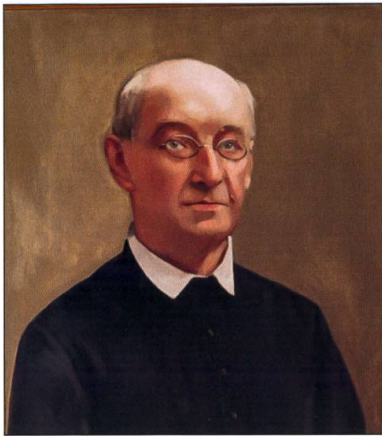
Des prêtres se passionnent aussi pour le théâtre en patois. Le genre est nouveau. Il commence dans les années

**«Un dialecte n'est guère compris ni apprécié au-dehors des limites restreintes d'un district. Il peut offrir quelque saveur pour quelques indigènes, mais pour les lettrés il n'aura d'importance qu'au point de vue des études étymologiques. Aussi, cette insipide prose patoise que certains journaux publient hebdomadairement nous semble bien inutile; elle sert pourtant à amuser quelques badauds désœuvrés»**

BRÜLHART, Fridolin, *Étude historique sur la littérature fribourgeoise depuis le Moyen Âge à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle*, Fribourg, 1907, p. 144.

<sup>7</sup> HAEFELIN, François: *Les patois romans du canton de Fribourg*, Leipzig, 1879, p. 2.

<sup>8</sup> STOECKLIN, Paul de: *Là-haut sur la montagne !...*, Paris, 1958, p. 35.



Hiram BRÜLHART (1878 – 1947),  
Portrait de Jean GREMAUD (1823  
– 1897), huile sur toile, 63 x 54 cm,  
Musée gruérien T-183

«De Diu vos jei merta très totès les favaux / Po l'homo vos jihèz on pont mischteriaux / Et le chol vertablo ben / Pours jenfans d'Adam nos chen ti tan feiblos / Ma quand vo preidez vohon Jesus por nos / Adon nos ne crengnen ren» [De Dieu vous avez mérité toutes les faveurs / Pour l'homme vous êtes un pont mystérieux / Et le seul véritable bien / Pauvres enfants d'Adam, nous sommes tous si faibles / Mais quand vous priez votre Jésus pour nous / Alors nous ne craignons rien] (GREMAUD, Jean, extrait du cantique manuscrit à la Sainte Vierge, AEF, Grem 55, 5).

1920, puis de manière décidée à la fin des années 1930. Joseph Bovet en est l'un des pionniers avec sa saynète *Céline dou Chliou d'amon*, créée en 1926 à Châtel-Saint-Denis en collaboration avec son ami le curé Kolly. Céline est la figure de la dévoyée, l'envoûtée de la ville qui retrouve les vraies valeurs du pays natal. À partir des années 1940, l'abbé François-Xavier Brodard (1903–1978) compose de très nombreuses pièces patoises. Licencié en lettres et rédacteur de la revue *Folklore suisse*, il possède des compétences érudites. Son intérêt pour la création folklorique est le plus fort cependant, auquel il ajoute une dimension imprégnée d'impératifs religieux et moraux. Son théâtre se veut en effet une tribune plus éloquente que la chaire de l'église pour prêcher les exigences de l'évangile, comme Henri Gremaud le souligne dans le journal *La Gruyère*. Sous des traits maniant souvent l'émotion, le prêtre donne un message invitant à la foi en Dieu, à la dévotion mariale, au don de soi et au pardon des offenses.

Citons aussi le capucin Callixte Ruffieux (1885–1972), originaire de Crésuz, neveu de Cyprien Ruffieux et frère de Fernand, tous deux patoisants très féconds: il compose surtout des poésies. Il est possible que l'appartenance franciscaine du père Callixte ait aiguisé en lui son goût pour la culture populaire. À ce propos, on trouve plusieurs capucins patoisants en Valais.

Du côté des laïcs, dans les années 1920–1960, la plupart des folkloristes se réclament de l'église catholique et beaucoup introduisent une dimension morale et chrétienne dans leurs œuvres, comme Pierre Quartenoud qui, suite à sa pièce *Dona* jouée à Sâles, écrit dans le journal *Le Fribourgeois*

(21 décembre 1936): « Captivé, l'auditeur se crée un état d'âme susceptible de recevoir une conviction. » Dans *Folklore suisse*, Ernest Deillon se plaît à relever la dimension religieuse des pièces patoises qu'il inventorie<sup>9</sup>. Avec des chants mis en musique par l'abbé Kaelin, dont le célèbre *Adyu mon bi payî*, la pièce *Lè man biantzè* de Francis Brodard (1924–2020) jouée en 1951 va encore dans ce sens.

### Un mouvement liturgique patois

Certains prêtres et laïcs s'engagent pour faire résonner le patois au cœur de l'assemblée liturgique. Cette entreprise connaît plusieurs étapes.

Au départ, on crée des cantiques patois. Le genre se développe au début du XX<sup>e</sup> siècle. On retrouve l'incontournable abbé Bovet qui compose quelques chants mariaux, le plus connu étant *Nouthra Dona di Maortsè* en l'honneur de Notre-Dame des Marches, cantique publié pour la première fois en 1924 dans une brochure dédiée au sanctuaire gruérien. Une autre pièce reste longtemps au répertoire, le psaume *De profundis* (*Du le fin fon dè ma mijère*). Il écrit aussi plusieurs noëls, en français et en patois.

La deuxième étape liturgique est la prédication patoise. Jusque vers 1900, certains prêtres employaient le patois pour se faire comprendre. Un demi-siècle plus tard, l'emploi du patois est remis à l'honneur, mais de manière folklorique désormais, lors de fêtes en faveur des traditions. Un des premiers sermons patois a lieu en juillet 1950 aux Sciernes-d'Albeuve. Le curé de Château-d'Œx Félix Robadey (1912–1992) parle... à la fin de la messe toutefois, indice que le genre est encore marginal. Il s'affirme dans les années suivantes, avec le curé de Grandvillard Paul Chollet (1904–1995) et le curé de Bulle Armand Perrin (1902–1979). Les prêtres prêchant en patois sont rares néanmoins. Le doyen Perrin est présent aux quatre premières fêtes de la Poya d'Estavannens. Ses homélies marquent les esprits, peut-être parce que le genre est nouveau et qu'il apparaît comme un morceau de bravoure au moment où le patois commence à reculer.

Une troisième étape a lieu après le concile Vatican II et sa réforme liturgique. On se met à écrire des ordinaires de messes (*Kyrie, Gloria, Sanctus, Agnus*) en patois. L'abbé Brodard et le musicien Oscar Moret (1912–2003) donnent l'exemple avec la *Mècha in l'anà dè Nothra Dona* chantée à Estavannens en 1976. À cette pratique récente s'ajoute la

**« Habile à capter les saveurs du patois, pénétré d'un esprit d'apostolat, il a fait du théâtre patois une tribune de laquelle s'expriment à la fois le pays et un foncier sentiment religieux »**

GREMAUD, Henri, in *La Gruyère*, 12 mai 1953, à propos d'un drame de l'abbé François-Xavier Brodard.

<sup>9</sup> DEILLON, Ernest : « Le théâtre populaire patois dans le canton de Fribourg », in *Folklore suisse*, 1945, pp. 7–14.



Fête de la Poya d'Estavannens, le 15 mai 1960. Messe en plein air du curé Armand Perrin. © Photo Glasson Musée gruérien.

**«L'orateur sacré s'exprima en patois. Dans sa bouche, la langue paysanne prit une sonorité, une force de persuasion et un pouvoir d'incantation magnifiques. M. l'abbé Perrin exalta la fidélité au terroir. Il rappela la ferveur des anciens et leurs exemples. Il fit la part de Dieu dans la vie quotidienne. Cette allocution prenante arracha des larmes à l'auditoire»**

*La Gruyère*, 8 mai 1956, à propos du sermon du doyen Perrin à la Poya d'Estavannens.

composition, pour beaucoup récente elle aussi, de prières personnelles en patois.

De l'usage du patois pour se faire comprendre aux prédications patoises lors des fêtes populaires, les prêtres fribourgeois ont été le miroir de l'évolution du patois dans notre région. Ils ont d'abord vu dans le patois une langue qu'ils devaient parler pour se faire comprendre, puis s'y sont intéressés en érudits, avant de devenir acteurs du folklore et créateurs liturgiques. Ils ont été influencés par leurs goûts de notables cultivés, à l'instar des instituteurs et des hommes de lettres qui, durant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, célèbrent le monde paysan et la montagne. Pour les prêtres folkloristes, il ne s'agissait pas d'empêcher de parler français,



mais plutôt de rappeler aux fidèles le monde sur lequel on voulait qu'ils construisent leurs valeurs.

Cet article s'est principalement attaché aux promoteurs religieux du patois. Il aurait fallu s'interroger sur la réception de leurs initiatives. Nous avons suggéré un certain intérêt de la part du public, notamment l'admiration devant les prédications en patois. Aujourd'hui encore, on chante volontiers *Nouthra Dona di Maortsè* et des messes en patois ont toujours lieu. C'est le constat récent, en apparence paradoxal, du patoisant Placide Meyer: « Actuellement on prie beaucoup plus en patois qu'autrefois, alors que plus de la moitié de la population parlait patois<sup>10</sup>. » La promotion religieuse du patois a des initiateurs clairement identifiés. Elle semble également avoir rencontré son public.

<sup>10</sup> *L'Ami du patois*, décembre 2012, p. 129.

## Bibliographie

- RIME, Jacques ► Le baptême de la montagne. Préalpes fribourgeoises et construction religieuse du territoire (XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles), Neuchâtel, 2021.